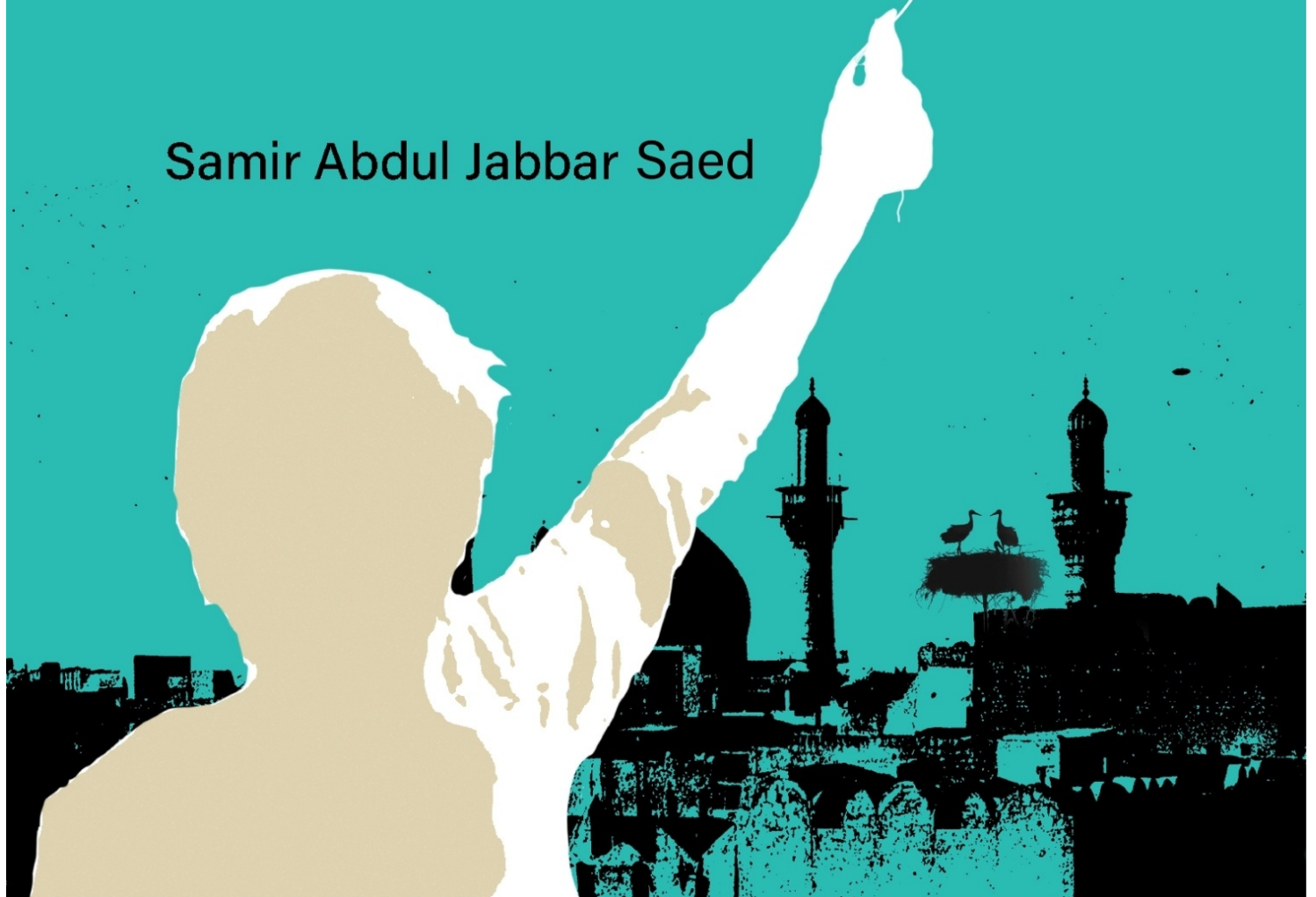


Roman

L'oiseau du bonheur de l'Euphrate à la scène

Samir Abdul Jabbar Saed



Samir Abdul Jabbar Saed

L'Oiseau du bonheur

De l'Euphrate à la scène

© Samir Abdul Jabbar Saed, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7386-9

Couverture : SATTAR NAAMA (AL-ABOUDI)

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Natif de Karbala, ville sainte de Mésopotamie, mon prénom originel est Saad, « Bonheur » ou « Bonne fortune ». Par facilité, mes parents m'ont transféré l'identité légale de mon frère, Samir, « Ami », « Confident » ou « Compagnon de libation », décédé quelques années avant ma naissance. D'après ma mère, je serais né un été, aux aurores, vers le milieu des années 1950.

Le 2 septembre 2009, j'intégrais le Théâtre du soleil à la Cartoucherie de Vincennes. Ce jour-là, Ariane Mnouchkine m'accueillit dans son bureau et me demanda pourquoi avoir choisi le Théâtre du Soleil. Je lui répondis : « Pour pouvoir oublier tout ce que j'ai déjà appris. » Ce jour-là fut celui de ma renaissance.

Mon frère fantôme m'a ainsi accompagné dans toutes mes pérégrinations, de Kerbala à Paris, en passant par Bagdad et d'autres illustres cités qui firent de moi un artiste et citoyen du monde. C'est cette histoire que je vais vous raconter.

Les cigognes de Karbala

Si la Mésopotamie était le nombril du monde, la ville de Karbala serait un de ses splendides grains de beauté. L'histoire de Karbala remonte au temps de Babylone. La ville portait alors le nom de « Kor Babel », c'est-à-dire « Proche des dieux ». On dit également que Karbala, à l'origine, tirerait sa dénomination de l'arabe « Karb » (affliction) et « bala » (fléau). De par ses légendes, mythes, coutumes, us et quelques-uns de ses jeux, cette ville sainte ressemble à l'Histoire elle-même. Envahie dans le passé par de nombreux conquérants ou agresseurs – ottomans, wahhabites, britanniques... –, Karbala intéressa bien des explorateurs et exploratrices, dont la dernière fut l'Anglaise Gertrude Bell. Son sol fut abreuvé de sang sacré et honoré d'ensevelir des martyrs et des saints, ce qui lui valut d'être surnommée « Capitale de la douleur » ou encore « La Mecque de l'amour dramatique ».

C'est dans cette ville que je suis né. Lorsque je rentrais de l'école, je m'émerveillais devant les cigognes, nombreuses, qui construisaient en toute quiétude leur nid en haut des deux minarets entourant le dôme resplendissant de lumière, du mausolée de l'imam Al-Hussein. Je restais longtemps à contempler ces grands échassiers migrateurs. Personne ne savait d'où ils ne venaient ni pourquoi ils avaient choisi cet endroit pour nidifier, se reproduire et parfois même mourir dans l'enceinte du mausolée. Ces cigognes étaient comme des anges descendus du ciel pour garder ce lieu. Certaines y élaient domicile ; d'autres poursuivaient leur migration vers les marais du sud de l'Irak ou d'autres contrées. Je fermais les yeux et m'imaginais m'envoler avec elles, devenir une des leurs, et du haut du minaret, contempler la ville, avec leurs yeux d'oiseau libre et hautain. Ainsi, je voyageais à travers les souks achalandés et populeux de Karbala, ses ruelles exigües et ses mausolées dorés. Puis, je rejoignais les palmeraies, le confluent de l'Euphrate, les vergers entourant la cité avant de me heurter au désert rocailleux s'étendant à l'infini.

J'entendais aussi le bruit de pas secouant le pavé par des masses innombrables venues à pied d'horizons lointains. J'apercevais les visages que la longue marche rendait poussiéreux, les bannières chamarrées que les pèlerins brandissaient en scandant « Ô Hussein ! Ô Hussein ! », et entendais les pleureuses se lamenter en se frappant la poitrine « Ho, ho, ho ! ». Je voyais des porte-cierges précéder les processions et avec eux des gitans dits « kawliya », des chanteurs et danseurs noirs, et parfois des bouffons pour faire rire l'assistance. Et quand je tendais

davantage l'oreille, il m'arrivait d'entendre cantiques, chants, oraisons ou imploration parvenant de fêtes disparates, telle parce qu'un enfant venait d'accomplir sa « khatma »¹ ; telle autre pour une circoncision ou encore des fiançailles ou des noces.

Puis, je rouvrais les yeux et levais le regard pour contempler un ciel bleu irisé par des centaines de cerfs-volants de toutes les couleurs. Ainsi, défilaient les images successives des colonnades et sérails de Karbala, de ses vieux quartiers Bab al-Salalmeh, Bab al-Taq, Bab Bagdad... Et au sud-est le quartier al-Abbassiya al-Sharqiya avec pléthore de ruelles, dont celle nommée al-Dabbou où on entendit un jour, venant de l'une de ses maisons, les cris de délivrance d'une accouchée.

« Ali, ô Ali ! » Les cris de ma mère implorant la délivrance se mêlèrent aux appels à la prière de l'aube et s'élevèrent au-dessus des terrasses de Kerbala. La chaleur était écrasante et les haut-parleurs fixés sur les minarets des mausolées de la ville ordonnaient de se réveiller pour la prière. Chargées de leurs mille et un talismans contre le mauvais œil, les emblématiques calèches chamarrées de la ville, confectionnées avec soin par les meilleurs artisans de Mossoul, entamaient leur course matinale. Elles s'acheminaient vers la gare pour y déposer les jeunes soldats à peine sortis du sommeil que les casernes impatientes réclamaient déjà. Ailleurs, les gardiens de nuit des sept portes de Kerbala, cigarettes à la main se réjouissaient de voir les premiers rayons de soleil, annonciateurs de l'heure de retour chez soi, l'heure du repos bien mérité !

Ce sont ces mêmes rayons de soleil qui annoncèrent ma naissance. Les hurlements de douleur de ma mère Fakhriya réveillèrent ma grand-mère, Hadiya qui accourut aider sa fille unique. En plus de qari'â – pleureuse et liseuse déclamant des scènes du drame de l'Imam Hussein, elle était sage-femme occasionnelle. Mes parents résidaient depuis cinq ans dans la maison de ma grand-mère maternelle. Ils habitaient à l'étage, qui donnait sur une des ruelles du quartier Abbassiya oriental. Mon oncle maternel, Mohammed Ali, lui, occupait le sous-sol frais avec sa femme, Qismat. C'était une vaste demeure magnifique, aux pièces nombreuses et disposant d'une cour-jardin. Dans cette dernière poussait un bigaradier juste à côté d'une fontaine continuellement alimentée par une source. Elle attirait des nuées de petits oiseaux, passereaux, moineaux, étourneaux ou rossignols. Certains, venus étancher leur soif, trouvaient l'endroit tant à leur goût qu'ils finissaient par surmonter leur peur et y élire domicile. Tout petit, lorsque que je refusais de me laver le visage avant d'aller à l'école, ma grand-mère finissait par vaincre mon entêtement en me donnant un rossignol ou

un couple d'inséparables. Des moucharabiés aux fenêtres permettaient de regarder les passants. Pour moi, ils furent l'objet de mes premières émotions. Je reluquais ainsi à travers les trous les vendeuses de haricots chauds ou de crème fraîche, insouciantes et surtout inconscientes de la visibilité de leur dessous lorsqu'elles s'asseyaient à même le sol. De la terrasse, je pouvais voir les toits et contempler le festival ininterrompu des cerfs-volants aux couleurs chatoyantes. Abbas Korr était le meilleur fabricant de ces planeurs en papier. Il fournissait également les fils émerisés destinés à couper ceux des bandes rivales.

À mes cris, toute la maisonnée se réveilla et se félicita de la venue du nouveau-né, moi Saad. Tous attendaient le retour de mon père pour me bénir et fêter ma naissance. Il était parti à Rumaitha², au sud du pays pour enterrer son pauvre frère Sattar, écrasé par un mur, alors qu'il profitait de son ombre pour se reposer d'une journée de dur labeur dans les champs. Ma mère, craignant que cela ne me porte malheur, se résolut au bout de quelques jours, à me remettre entre les mains de mon oncle Mohammed Ali. Elle me raconta plus tard qu'il m'expulsa à la figure toutes les sécrétions buccales qu'il avait pu rassembler, montrant son dégoût pour cet étrange petit être velu et laid que j'étais. Ainsi, il se vengeait de mon père, cet « étranger » de Rumaitha, venu chercher du travail à Karbala. La rancœur de mon oncle était tenace et surtout due à la confession sunnite de mon père, alors que ma mère et les siens étaient chiites. Il s'opposa fortement à l'union de mes parents et devant le mariage accompli bouda ma grand-mère et ma mère des mois durant.

Accusé d'être communiste

Quelques jours après ma naissance, mon père réapparut dans un piteux état. Il était fatigué et marqué par des ecchymoses et des bleus sur le visage et le corps. Il entama alors le récit de sa mésaventure dans le train entre Rumaitha et Samawa. Sa mère, ma grand-mère paternelle Zahra Al Kassar, l'avait accompagné à la gare de Rumaitha. Chargé de cages de poules, de dattes et de sirop de datte, il prit sa place dans le train parmi des Bédouins, des militaires et d'autres passagers. Mon père était élégamment vêtu de ses deux plus belles chemises, indienne et « saya »³ et de sa plus élégante veste du même tissu que la « saya ». Et surtout d'une cravate d'un rouge carmin éclatant.

Des membres de la police militaire firent alors leur entrée dans le wagon – à la recherche de déserteurs. Mon père se colla contre la fenêtre, dos au couloir pensant ainsi les éviter. L'homme des services secrets s'approcha de mon père, et attrapa sa cravate rouge, un rictus sur les lèvres.

— Où vas-tu donc comme ça ? Interrogea-t-il.

— Chez moi, à Karbala, dans le quartier Ab...

Avant même que mon père n'eût fini sa réponse, l'homme lui assena une gifle d'une telle violence qu'elle le projeta par terre.

— Fils de chien ! Tu n'habiterais pas dans un quartier infesté de communistes, hein ? Pourquoi arbores-tu aussi fièrement une cravate rouge ? Tu te vantes d'être un coco, hein ! Ta peau, je vais te la tanner aujourd'hui même, allez va !

Il lui flanqua un coup de pied aux fesses et ordonna l'arrêt du train au niveau d'un hameau de maisons en torchis. Les policiers emmenèrent ainsi mon père sous une pluie d'invectives et de crachats. Et ils le soumirent à la question, sous la torture. Il leur jurait ses grands dieux qu'il était analphabète, un pauvre paysan originaire de Rumaitha, issu d'une famille démunie, marié à une femme de Karbala, qui venait de mettre au monde un garçon qu'il avait hâte de voir. Il leur révéla que son frère était une personnalité connue et respectée dans Karbala, où il occupait un poste officiel dans les douanes chargées de surveiller les frontières avec l'Arabie Saoudite.

Après cinq jours en détention, mon père recouvra sa liberté, endolori et épuisé par les mauvais traitements, mais heureux d'avoir pu échapper à un sombre destin dans les geôles irakiennes.

À son retour à la maison, il demanda :

— Qui a choisi ce prénom, Saad ?

— Nous deux, s’empressèrent de répondre ma mère et ma grand-mère, nous l’avons choisi par espoir de bon augure : Saad comme l’oiseau du bonheur... Enfin, s’il survit celui-là !

Ainsi, je grandis dans le giron de ma grand-mère, Nadjma, reine des qari’a, star des pleureuses professionnelles, la meilleure des meilleures dans tout Karbala. Elle ne chôma pas, la Nadjma, si souvent demandée par les familles de la ville ou de ses environs ruraux. Les gens, appréciant ses performances de braillarde douée, la faisaient venir pour un enterrement, des funérailles, une commémoration du martyr de l’imam Hussein, un hommage à la mémoire d’un martyr mort à la guerre des années auparavant...

Tous les midis, elle m’envoyait au garage de la Régie de transport de Karbala. Mon oncle maternel, Mohammed Ali, y officiait comme chef. C’était un mécanicien hors pair, capable de diagnostiquer une panne rien qu’en écoutant le bruit du moteur. J’allais lui apporter la gamelle du déjeuner. Au garage, je trouvais souvent mon oncle faisant sa sieste. La fatigue et la chaleur aidant, dans la fraîcheur relative de l’air soufflé par un ventilateur de plafond. J’évitais de le réveiller, pour ne pas le déranger, mais surtout pour jouer à ma guise dans un des bus stationnés en réparation. Ainsi, je m’installais au volant, que je tournais en changeant les vitesses. Et bien entendu, je ne manquais pas d’imiter avec mes cordes vocales les différents bruits du moteur.

Un jour, j’osais m’aventurer pour la première fois à grimper sur un bus au-dessus de la fosse. D’un geste malencontreux, je baissai le frein à main. Les roues arrière glissèrent. L’avant du bus chuta et l’une des deux roues s’enfonça dans la fosse remplie d’huile. Le tangage produisit un bruit assourdissant qui réveilla mon oncle et les ouvriers. Tous se précipitèrent vers le bus coincé dans la fosse. Quant à moi, choqué et tremblant de peur et d’appréhension à la réaction de mon oncle, je pleurais et suppliais. À ma grande surprise, il me tapota l’épaule pour me calmer et me serra contre lui pour me rassurer. Il me raccompagna jusqu’au portail du garage et me donna quelque argent pour acheter des condiments au sirop de datte chez Taqui l’épicier et les apporter à ma grand-mère.

Fils du farrash

J'étais un enfant très timide et souvent, je rasais les vieux murs des maisons du quartier. Ce fut ainsi qu'un matin, me rendant à l'école, une quantité de thé brûlant avec ses feuilles déjà infusées me tombèrent en plein sur la tête du haut d'un balcon. Certaines familles avaient cette stupide habitude de jeter leurs détritiques dans les ruelles. Le liquide très chaud me brûla le crâne, le dos et les oreilles. J'en pleurai de douleur. De retour à la maison, ma grand-mère me saisit par la main et m'amena jusqu'aux propriétaires indécents. Enragée, elle se mit à insulter la maisonnée. Une algarade entre femmes s'ensuivit et se termina par une « promesse » que proféra ma grand-mère : « Je ne viendrai jamais pleurer à vos funérailles, non jamais, même si vous me suppliez et me baisiez la tête et les pieds. »

À partir de ce jour, mon père décida de m'emmener avec lui, sur son vélo, à l'école, où il travaillait comme homme à tout faire : valet, nettoyeur, balayeur, et même vendeur dans le petit kiosque de l'école. Les élèves lui achetaient des friandises pendant la récréation. L'école Al-Alqami se trouvait non loin du « m'ghaïssel », le lavoir des morts, dans le quartier de Bab Al Khan. La cour de l'établissement ressemblait à un verger où s'élevaient de nombreux palmiers-dattiers, entre lesquels poussaient des mûriers, grenadiers et autres figuiers. À la récré, nous nous y précipitions dans l'espoir de ramasser ce qui aurait pu être tombé de fruits pendant le cours.

À l'école, tous me surnommaient « ibn al farrash », fils du valet. Mon père refusait mon aide contrairement à certains enseignants qui me demandaient de nettoyer sous les bancs de la classe. Ils pensaient que mon avenir serait tout tracé : digne héritier de mon père pour le nettoyage et le balayage. La peur des professeurs immobilisait ma machine à réfléchir. Surtout en arithmétique. Lorsqu'on m'ordonnait de m'approcher du tableau noir, je me sentais totalement paralysé, ce qui attisait le plus souvent la cruauté du professeur. Il agitant sa baguette au niveau de son genou, puis s'en servait pour me tapoter légèrement, mais de manière répétitive, sur le sommet du crâne. Face à mon mutisme, il empoignait alors ma tête et la frappait contre le tableau noir en m'insultant rageusement :

— Fils de chien ! Dire que ton pauvre vieux se casse le dos toute la journée à trimer pour que tu deviennes instituteur. Tu seras balayeur, un cancre irrécupérable, branleur un jour, branleur pour toujours...